

Frédéric Sarboni Sanchez

Celle qui savait lire



Nouvelle

I L'appel

Soixante-trois ans. C'est le temps qu'il avait fallu pour que le secret traverse la Méditerranée — porté par une femme qui, disait-on, ne savait pas lire.

La pluie battait les vitres du laboratoire quand le téléphone sonna. Nadia Vidal repoussa le microscope et décrocha sans enthousiasme. Probablement encore l'administration, un formulaire oublié, une signature manquante.

— Madame Vidal ? Ici maître Larbi Mokrani, notaire à Oran.

L'accent chantant la surprit. Elle n'avait jamais mis les pieds en Algérie.

— C'est bien moi. De quoi s'agit-il ?

— Je vous contacte au sujet d'une certaine Fatma Belkacem, décédée il y a trois semaines à Mers-el-Kébir. Avant de mourir, elle a laissé des instructions très précises. Elle possédait un objet qu'elle souhaitait vous remettre. Une sacoche en cuir ayant appartenu à votre grand-père, le docteur Samir Hadj-Ali.

Nadia se figea. Ce nom — Hadj-Ali — elle ne l'avait pas entendu depuis des années. Depuis ce jour, adolescente, où elle avait trouvé une vieille photo dans les affaires de sa mère et demandé : « C'est qui ? » Djamilia avait répondu d'une voix blanche : « Ton grand-père. Il a disparu pendant les événements. On n'en parle pas. »

— Cette Mme Belkacem, qui était-elle ?

— Femme de ménage à l'Institut Roux d'Afrique du Nord, avant l'indépendance, répondit le notaire. D'après son fils, elle a gardé cette sacoche pendant soixante-trois ans. Sans jamais l'ouvrir, paraît-il. Elle ne savait pas lire.

Soixante-trois ans. Toute une vie à garder le secret d'un mort.

Elle raccrocha lentement.

Elle resta longtemps devant la fenêtre du laboratoire, à regarder la pluie sans la voir. Épidémiologiste. C'était son métier : remonter les chaînes de contamination, traquer les sources invisibles, comprendre comment une maladie se propage de corps en corps. Elle n'avait jamais pensé que cette compétence s'appliquerait un jour à sa propre famille.

Sa mère ne parlait jamais de l'Algérie. Son père en parlait trop — par fragments, par éclats, des souvenirs qui surgissaient comme des bulles à la surface d'une eau qu'on croyait calme. Mais de Samir Hadj-Ali, rien. Un trou noir au centre de l'arbre généalogique.

Nadia avait grandi avec ce silence. Elle avait appris à ne pas poser de questions. Et voilà qu'une femme morte à Mers-el-Kébir, une femme qui ne savait pas lire, venait briser soixante-trois ans de non-dit.

Elle fit ce qu'elle faisait toujours dans les moments de doute : elle appela son père.

*

Jean-Pierre décrocha à la troisième sonnerie. À soixante et onze ans, il passait ses matinées à lire le journal sur le balcon de son appartement montpelliérain, un verre d'anisette à portée de main.

— Papa, j'ai eu un appel d'Oran. Un notaire. Il s'agit de grand-père Samir.

Silence. Elle l'imagina posant son journal, retirant ses lunettes.

— L'Institut Roux, murmura-t-il. Je me souviens. C'était un grand bâtiment à Gambetta falaises, au-dessus du port. On passait devant quand on allait à Mers-el-Kébir, le dimanche.

C'était la première fois depuis des années qu'il évoquait spontanément sa vie là-bas.

— Tu connaissais le docteur Hadj-Ali ? Avant de rencontrer maman, je veux dire.

— De vue, quand j'étais gosse. Il habitait pas loin de chez nous, vers la rue Philippe. Un Arabe, mais... enfin, à l'époque, les communautés ne se mélangeaient pas beaucoup. Lui, pourtant, il était différent. Je me souviens qu'il m'avait donné un bonbon un jour, dans la rue. À la menthe. J'avais cinq ou six ans. Ma mère m'avait grondé. Mais c'était un médecin, alors...

Nadia sourit malgré elle. Son père gardait toujours des bonbons à la menthe dans sa poche.

Il s'interrompit.

— Écoute, ma fille. C'est le passé. Laisse le passé tranquille.

Mais il y avait dans sa voix quelque chose qui disait le contraire — une fêlure qu'il n'arrivait pas tout à fait à dissimuler.

II Les carnets

La sacoche arriva six jours plus tard. Cuir fauve, craquelé par le temps, fermée par une boucle de laiton verdi. Nadia la posa sur la table de sa cuisine et la contempla longtemps avant de l'ouvrir.

À l'intérieur : trois carnets de moleskine noire. Le premier portait une date sur la couverture, tracée à l'encre bleue qui avait viré au violet : « Janvier 1962 ».

Elle l'ouvrit à la première page. Une écriture serrée, penchée vers la droite, en français impeccable :

3 janvier 1962. Arrivée à Aïn Sefra après huit heures de piste. Le Doyen m'a confié l'enquête sur les fièvres qui déciment le village depuis octobre. Premiers cas signalés : 47. Morts : 12. Symptômes : fièvres hémorragiques, insuffisance rénale aiguë. Aucune étiologie évidente. Je commence les prélèvements demain.

Nadia tourna les pages avec précaution. Des croquis de parasites au microscope. Des tableaux de données. Des notes de terrain, précises, méthodiques. L'écriture de quelqu'un qui avait appris la rigueur.

Elle passa la nuit à lire, oubliant de dîner, oubliant même d'allumer la lumière jusqu'à ce que les mots deviennent illisibles dans la pénombre.

Au fil des semaines, l'enquête de Samir progressait. Et se transformait.

15 mars 1962. Les analyses de l'eau du puits sont revenues. Présence d'une molécule que je n'identifie pas. Synthétique. Impossible dans un contexte naturel.

2 avril 1962. J'ai fait analyser l'échantillon à Alger. C'est un composé expérimental - une variante de l'isoniazide, utilisée dans le traitement de la tuberculose. Mais à cette concentration, elle est toxique. Mortelle.

18 avril 1962. Je comprends maintenant. Ce n'est pas une épidémie. C'est une expérimentation. Quelqu'un teste ce composé sur les habitants d'Aïn Sefra. Des cobayes humains. Non consentants.

Les mains de Nadia tremblaient. Elle connaissait cette histoire — pas celle-ci précisément, mais d'autres semblables. Les expériences de Tuskegee aux États-Unis. Les essais clandestins de l'industrie pharmaceutique dans les pays du Sud. La face obscure de la médecine.

Elle feuilletait les pages sans ordre, cherchant à comprendre l'homme derrière les données. Entre deux tableaux, une note d'une autre nature :

12 mai 1962. Lettre de Djamila. Elle a réussi ses examens. Je suis si fier d'elle. Je voudrais lui répondre, lui dire que son père pense à elle chaque jour, que tout ce que je fais ici, c'est pour qu'elle vive dans un monde où les hommes comme Delmas ne pourront plus agir en toute impunité. Mais je ne sais pas trouver les mots. Je suis meilleur avec les microscopes qu'avec les sentiments.

Nadia resta longtemps sur cette page. Son grand-père qui ne savait pas dire à sa fille qu'il l'aimait. Sa mère qui n'avait jamais parlé de lui. Deux silences qui se répondaient à travers les décennies.

Elle reprit sa lecture.

3 mai 1962. J'ai trouvé la source. Le Dr Henri Delmas, directeur du laboratoire privé rattaché à l'Institut. C'est lui qui supervise l'approvisionnement en médicaments des villages du sud oranais. C'est lui qui a contaminé le puits.

20 mai 1962. J'ai les preuves. Documents, témoignages, analyses. J'ai tout consigné. Delmas sait que je sais - je l'ai vu dans son regard ce matin, à l'Institut. Il faut que je quitte Oran. Que je mette ces carnets en sécurité.

Le troisième carnet ne contenait que quelques pages. L'écriture était devenue nerveuse, les phrases plus courtes. La dernière entrée était datée du 28 juin 1962 :

Ils m'ont retrouvé. Je confie les carnets à Fatma. Si je ne reviens pas, qu'elle les garde. Un jour, quelqu'un comprendra. Ma fille saura que son père n'était pas un lâche, mais un homme qui a voulu....

La phrase s'arrêtait là. Le reste de la page était vide.

Dehors, l'aube pointait sur la rade de Brest. Le ciel avait cette couleur grise et rose que les Bretons appellent le gris perle. Nadia referma le carnet et resta longtemps immobile, à contempler ce gris qui ne tranchait rien.

III Les recherches

Le lendemain, Nadia se mit au travail.

Le Dr Henri Delmas avait existé. Né en 1920, diplômé de la faculté de médecine de Montpellier, il avait travaillé à l'Institut Roux d'Afrique du Nord de 1955 à 1962. Après l'indépendance, il était rentré en France et avait fondé, en 1963, les Laboratoires Delmas-Pharma.

DelmasPharma. CAC 40. Quinze milliards d'euros. Philippe Delmas, petit-fils du fondateur, à la tête du conseil d'administration.

Nadia fixa l'écran. Elle comprenait maintenant pourquoi Fatma avait gardé le silence.

Elle contacta le professeur Guégan, historien de la médecine coloniale à l'université de Montpellier, dont elle avait lu les travaux. Il accepta de la rencontrer, enthousiaste. « L'Institut Roux ! Passionnant. Je serai ravi d'en discuter avec vous. »

Trois jours plus tard, il annula. Un message laconique sur son répondeur : « Mademoiselle Vidal, j'ai réfléchi. Ce sujet est trop sensible. Je vous conseille de laisser tomber. »

Le soir même, en rentrant chez elle, Nadia trouva sa porte entrebâillée. Son appartement avait été fouillé — avec méthode, presque avec soin. Rien de cassé, rien de renversé. Mais son ordinateur portable avait disparu.

Elle avait numérisé les carnets la veille.

Heureusement, les originaux étaient en sécurité chez son amie Katia à Saint-Marc.

Elle passa la nuit chez Katia, dans le petit appartement qui sentait le café froid et les livres. Par la fenêtre, on voyait les lumières du port, les grues immobiles, le ciel bas de novembre. Rien à voir avec le ciel d'Oran dont parlait son père — ce bleu violent qui faisait mal aux yeux.

Brest était une ville de gris et de granit, de pluie horizontale et de vent têtu. Une ville qui ne mentait pas sur ce qu'elle était. Peut-être que c'était pour ça que Nadia s'y sentait chez elle.

*

Elle retrouva la trace d'un ancien archiviste de l'Institut Roux, Mourad Benali, quatre-vingt-neuf ans, installé à Marseille depuis 1963. Il accepta de lui parler au téléphone.

— Votre grand-père était un homme courageux, dit la voix chevrotante. Il a été le seul à oser parler. Les autres savaient, mais se taisaient. Delmas avait des protections en haut lieu. Des militaires, des politiques. Après l'indépendance, tout a été enterré. Littéralement.

— Vous accepteriez de me rencontrer ? De témoigner ?

Un silence.

— Venez après-demain. J'habite dans le quartier du Panier, près du Vieux-Port. Je vous dirai tout ce que je sais.

Le surlendemain matin, avant de se rendre à l'aéroport, elle tenta de joindre Mourad Benali, mais il ne répondit pas. Elle appela trois fois, quatre fois. Puis elle chercha son nom sur internet.

Mourad Benali, 89 ans, ancien archiviste, décédé à son domicile marseillais. Crise cardiaque.

Nadia referma l'ordinateur. Elle ne pleura pas. Elle n'avait plus peur non plus.

IV Le boulevard Séguin

Elle prit l'avion pour Montpellier. Il fallait qu'elle parle à son père.

Jean-Pierre l'attendait sur le balcon, son verre d'anisette à la main. Il avait vieilli depuis sa dernière visite — ou peut-être le voyait-elle différemment maintenant qu'elle savait.

Elle lui raconta tout. Les carnets. L'enquête de Samir. Delmas. Le cambriolage. La mort de Benali.

Il l'écouta sans l'interrompre, le regard perdu vers les toits de la ville. Quand elle eut fini, il resta silencieux un long moment.

— Tu veux savoir d'où tu viens ? finit-il par dire. Attends.

Il disparut dans la chambre et revint avec une boîte à chaussures. À l'intérieur, des photos jaunies, des cartes postales, quelques lettres.

— Regarde. C'était ça, notre vie.

Nadia prit les photos une à une. Le boulevard Séguin avec ses cafés aux stores rayés. Le Front de mer en construction. La plage des Andalouses, le sable blanc, des enfants qui jouaient dans les vagues. Une famille endimanchée à l'occasion du pèlerinage pascal de Santa Cruz, la baie d'Oran en arrière-plan.

Tout était blanc. Les murs, le ciel, la lumière. Un blanc éblouissant qui n'existait pas à Brest.

— Tu sens cette odeur ? dit Jean-Pierre en fermant les yeux. Non, bien sûr, tu ne peux pas. Mais moi, quand je regarde ces photos, je la sens encore. Le jasmin sur les balcons de la rue d'Arzew. Les beignets qu'on achetait au marché de la Bastille, le dimanche matin. L'odeur du port, le goudron chaud et le poisson. Et le vent de mer, ce vent qui venait de Santa Cruz et qui sentait le sel et le thym sauvage.

Il prit une autre photo, la retourna.

— Là, c'est la plage de Kristel. L'eau était si claire qu'on voyait les oursins au fond. Ma mère me disait de faire attention, mais j'y allais quand même. J'ai encore la cicatrice, regarde.

Il montra son talon. Une petite marque blanche, presque invisible.

— Soixante-trois ans, et c'est tout ce qu'il me reste de là-bas. Une cicatrice et des photos.

— Là, c'est Le Marignan, dit-il en pointant un autre cliché. Mon père m'y emmenait le dimanche après la messe. Je prenais une grenadine. Lui, un café maure. Et là, c'est la rue Philippe, où habitaient tes grands-parents maternels. Le docteur Hadj-Ali.

Sa voix se brisa légèrement.

— Tu sais, on ne se fréquentait pas beaucoup, les Européens et les Arabes. C'était comme ça. Mais ton grand-père, lui, il nous regardait comme des êtres humains. Tous. Les gosses du quartier, les dockers du port, les bonnes femmes qui faisaient la queue à son cabinet. Il soignait tout le monde.

Il sortit une autre photo. Un homme en blouse blanche, devant un bâtiment officiel. Sourire doux, regard intelligent.

— C'est lui. Samir Hadj-Ali. Ta mère m'a donné cette photo quand on s'est mariés. Elle n'en avait qu'une seule.

Nadia regarda le visage de son grand-père. Elle lui ressemblait, réalisa-t-elle. Les mêmes yeux, le même front.

— Papa... Est-ce que tu te souviens du départ ?

Il ferma les yeux.

— J'avais huit ans. C'était début juillet, juste après le massacre. Ma mère a bouclé les valises en pleurant. Elle a laissé la clé sous le paillason. Elle disait : « On reviendra. C'est provisoire. » Le port était noir de monde. Des familles entières avec leurs ballots. Des gens qui criaient, qui pleuraient. L'odeur du fuel et de la sueur. Et puis le bateau qui s'éloigne, la côte qui disparaît...

Il rouvrit les yeux. Ils étaient humides.

— On n'est jamais revenus.

V La menace

De retour à Brest, Nadia trouva un homme qui l'attendait devant son immeuble. Jeune — trente ans, peut-être. Costume bien coupé, sourire avenant. Il avait l'air d'un ancien camarade de promotion.

— Mademoiselle Vidal ? Je ne vais pas vous mentir. Je travaille pour DelmasPharma.

Il lui tendit une enveloppe kraft, presque avec gêne.

— Vous êtes brillante. Vos travaux sur les maladies vectorielles, c'est du solide. On aimerait vous aider. Bourses, financements, accès à des données. En échange... disons, d'un peu de discrétion sur des histoires anciennes.

Il haussa les épaules, comme pour s'excuser.

— Mon grand-père aussi a fait des choses discutables, vous savez. On ne choisit pas ses ancêtres. La question, c'est : qu'est-ce qu'on fait avec ce qu'on a ?

Nadia ouvrit l'enveloppe. Des photos. Elle, entrant dans son immeuble. Elle, au café avec sa mère. Elle, à l'aéroport de Montpellier.

Le sourire du jeune homme n'avait pas changé.

— Réfléchissez. Personne n'a envie que ça devienne compliqué.

Il tourna les talons et s'éloigna d'un pas tranquille, les mains dans les poches, comme après une conversation entre amis.

Nadia resta un long moment sur le trottoir, l'enveloppe à la main. Le vent de novembre soulevait ses cheveux. Elle pensa à son grand-père, seul face à Delmas en 1962. Elle pensa à Fatma, gardant le secret pendant soixante-trois ans. Elle pensa à son père, qui avait tout perdu à huit ans et n'en avait jamais parlé.

Puis elle monta chez elle.

*

Cette nuit-là, elle ne dormit pas.

L'enveloppe était posée sur la table de la cuisine, à côté des carnets. Elle la regardait comme on regarde un serpent — avec fascination et dégoût.

Bourses. Financements. Accès à des données.

Elle pensa à ses collègues qui se battaient pour des budgets misérables. À ses propres recherches, bloquées faute de moyens. À tout ce qu'elle pourrait accomplir avec l'argent de DelmasPharma.

Et puis elle pensa à son grand-père, seul dans un bureau d'Oran, face à un homme qui avait le pouvoir de le faire disparaître. Il aurait pu se taire. Il aurait pu accepter. Il avait choisi autrement.

Elle prit l'enveloppe et la jeta à la poubelle sans l'ouvrir une seconde fois.

Puis elle décrocha son téléphone.

VI Le journaliste

Vincent Maurel rappela dans l'heure. Nadia avait lu ses enquêtes — celle qui avait fait tomber un ministre, celle sur les déchets toxiques enfouis. Il ne posait jamais de questions inutiles.

Ils se rencontrèrent dans un café de la rue de Siam, à Brest. Il avait une cinquantaine d'années, des cheveux grisonnants en bataille, et ce regard un peu las des gens qui en ont trop vu. Mais quand il ouvrit les carnets, ses yeux s'allumèrent.

— Vous vous rendez compte de ce que vous avez ? dit-il en feuilletant les documents. Si c'est authentique, c'est le plus gros scandale pharmaceutique français depuis le sang contaminé.

— C'est authentique. Mon grand-père était médecin. Chercheur. Ces carnets sont ses notes de terrain.

— Il me faudra des preuves supplémentaires. Des témoins. Des archives.

— Les témoins meurent de crises cardiaques. Les archives ont disparu. Mais il reste les carnets. Et il reste moi.

Maurel la regarda longuement.

— Vous savez ce qui va se passer si je publie ça ? Ils vont tout faire pour vous détruire. Votre carrière, votre réputation. Ils ont les moyens.

— Je sais.

— Pourquoi le faire, alors ?

Elle pensa à la phrase inachevée de son grand-père. À la dernière page du carnet.

— Parce qu'il y a soixante-trois ans, un homme a voulu que la vérité survive. Et qu'une femme qui ne savait pas lire l'a gardée pour moi.

*

Le soir, elle appela son père.

— J'ai pris ma décision. Je vais révéler ce que j'ai trouvé. Ça va faire du bruit. Je voulais que tu le saches.

Silence sur la ligne. Elle l'imagina sur son balcon, face aux lumières de Montpellier.

— J'ai réfléchi, dit-il enfin. Depuis ta visite. À tout ça. Au docteur Hadj-Ali. Au bonbon à la menthe.

Elle attendit.

— C'était un homme bien, ton grand-père. Un homme qui soignait les gens sans leur demander d'où ils venaient. Ça, je m'en souviens. Fais ce que tu dois faire, ma fille.

Sa voix se brisa.

— Il le mérite.

*

Ce soir-là, elle appela aussi sa mère.

Djamila écouta sans rien dire. Le silence dura si longtemps que Nadia crut que la ligne avait coupé.

— Maman ?

— Je suis là.

Un autre silence. Puis, d'une voix que Nadia ne lui connaissait pas — une voix de petite fille :

— Il m'écrivait des lettres, tu sais. Quand j'étais à l'internat, à Alger. Des lettres courtes, maladroites. Il ne savait pas parler de lui, alors il me racontait ses patients, les enfants qu'il soignait dans les douars. Il disait qu'un jour, il m'emmènerait voir le désert.

Sa voix se brisa.

— On n'y est jamais allés.

VII La lumière

Trois mois plus tard, *Le Monde* publia l'enquête de Vincent Maurel en trois volets : « DelmasPharma : les origines criminelles d'un empire pharmaceutique ». Les carnets du docteur Hadj-Ali y étaient reproduits en partie, accompagnés de documents exhumés à Aix-en-Provence et à Alger.

Philippe Delmas démissionna. Une information judiciaire fut ouverte pour crimes contre l'humanité — sans espoir d'aboutir, les faits étant prescrits, les coupables morts depuis longtemps.

Mais la vérité était là. Publique. Indélébile.

*

Le soir de la publication, son père appela.

— J'ai lu l'article. C'est bien. C'est bien, ce que tu as fait.

Elle entendit dans sa voix quelque chose qu'elle n'y avait jamais entendu — une forme de paix.

— Papa... Un jour, tu voudrais qu'on y retourne ? À Oran ?

Silence.

— Peut-être, dit-il enfin. Peut-être.

Le lendemain, sa mère lui envoya un message. Trois mots : « Merci, ma fille. »

*

Une semaine plus tard, Nadia sortit la sacoche du placard où il était soigneusement remisé. Le CDHA* d'Aix-en-Provence souhaitait l'exposer aux côtés des carnets. Elle voulait la nettoyer, la préparer.

En passant la main sur le cuir fauve, elle sentit quelque chose. Une rigidité sous la doublure, près de la couture. Elle hésita. Puis elle prit un cutter et, délicatement, décousit les fils.

Une feuille de papier, pliée en quatre, jaunie par le temps.

Une écriture ronde, appliquée. En français.

Ma fille,

Nadia sourit malgré elle. « Ma fille ». Comme disaient les vieilles femmes du Maghreb aux jeunes qu'elles ne connaissaient pas.

Si tu lis ces mots, c'est que la vérité a parlé.

On t'a sûrement dit que je ne savais pas lire. C'est ce que je laissais croire. Le docteur Hadj-Ali m'a appris, en cachette, quand j'avais douze ans. Le soir, après le ménage, il me faisait réciter les lettres. Il disait : « Savoir lire, c'est être libre. »

J'ai lu les carnets. Tous. Le soir même où il me les a confiés.

Il m'avait fait promettre d'attendre. « Tant que Delmas vit, ils te tueront. » J'ai attendu. Delmas est mort en 1998. J'aurais pu parler.

Mais j'ai vu son fils reprendre l'empire. J'ai vu ses petits-enfants grandir dans le luxe bâti sur nos morts. Alors j'ai attendu encore. J'ai attendu qu'ils se croient intouchables.

On dit chez nous qu'une vengeance se mange froide. Soixante-trois ans, c'est assez froid.

Dis à ta mère que son père était un homme juste. Dis-lui que je l'ai aimé comme on aime ceux qui vous rendent votre dignité.

Fatma Belkacem, née à Aïn Sefra, vers 1934

Nadia resta longtemps immobile, la lettre à la main.

Aïn Sefra. Le village des carnets. Le village des morts.

Fatma n'était pas la gardienne fidèle d'un secret qui la dépassait. Elle était une survivante. Une enfant du village empoisonné. Et pendant soixante-trois ans, dans sa petite maison de Mers-el-Kébir, elle avait attendu son heure.

Dehors, la lumière changeait sur la rade. Le gris perle virait au doré. Mais Nadia ne regardait plus la mer.

Elle regardait l'écriture ronde d'une femme qui avait appris à lire en cachette, dans un pays de lumière blanche, et qui avait fait de ce savoir une arme.

Dans l'ombre des découvertes, parfois, c'est la patience qui gagne.

FIN